

## Article

---

« Avant-Propos »

Bahgat Korany

*Études internationales*, vol. 15, n° 4, 1984, p. 685-689.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/701738ar>

DOI: 10.7202/701738ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

## AVANT-PROPOS

L'observateur perspicace des relations internationales<sup>1</sup> – étudiant, journaliste, fonctionnaire international, citoyen intéressé ou professeur spécialisé – a au moins deux raisons d'être mécontent: l'état du monde (les manifestations croissantes des phénomènes de violence, d'inégalité et de famine) et l'état du champ d'analyse. Tous deux sont en crise. Le champ d'analyse, malgré son insistance sur le qualificatif « science » (les Relations internationales étant considérées comme une sous-discipline de la science politique), ne nous permet pas d'expliquer ce monde d'une manière synthétique et unanime. Le point de départ de ce volume – comme l'exprime la première partie – est que ces deux crises (celle de notre monde et celle de champ d'analyse) sont liées.

D'une manière succincte et simple, la discipline Relations internationales a comme objet d'analyse l'étude de modes (*patterns*) de coopération et de conflit entre des acteurs « étrangers » (États-nations, organisations, internationales gouvernementales et non-gouvernementales, compagnies multinationales, mouvements de libération nationale non encore étatisés, et des individus comme le Pape ou le Secrétaire général des Nations Unies). Le mot « étranger » doit être souligné parce qu'il attire l'attention sur une caractéristique importante du domaine international: l'absence d'une autorité centrale, légitime et capable d'employer la force – si nécessaire – pour faire respecter ses normes et lois. C'est une distinction classique entre le type idéal de la société interne ordonnée<sup>2</sup> et de la société internationale anarchique.<sup>3</sup>

Par conséquent, le système mondial (l'arène où ses acteurs « étrangers » interagissent et où chacun essaie d'imposer ou d'influencer les règles de jeu) est complexe. Imaginez le nombre de secteurs d'activités: diplomatique, militaire, économique, culturel, et même « informel » ou non-conventionnel comme l'espionnage. Multipliez ces secteurs par le type et le nombre d'acteurs internationaux existants, et vous aurez tout de suite une idée de cette complexité du phénomène international. James Rosenau a constaté que ce qu'on appelle habituellement la « politique latino américaine » des États-Unis (c'est-à-dire la politique d'un seul

- 
1. Il s'agit ici de la réalité internationale qui nous entoure. Quand il est question du champ d'analyse et du domaine académique, la première lettre apparaît en majuscule: Relations internationales.
  2. Des recherches anthropologiques ont révélé que plusieurs sociétés n'étaient pas aussi centralisées et en ordre qu'on ne le pense, voir, par exemple, Roger D. MASTERS: "World Politics as a Primitive Political System", *World Politics*, XVI, 4, juillet 1965, pp. 595-619. C'est pourquoi cette caractérisation est un « type-idéal » dans le sens weberien du terme.
  3. Cette vision hobbesienne de la société internationale comme étant la guerre de tous contre tous a été soulignée par plusieurs spécialistes, de Machiavelli à Raymond Aron. Pour une analyse récente et solide d'un représentant respecté de ce mode de pensée qui enseigne actuellement à l'Université d'Oxford, voir Hedley BULL, *The Anarchical Society*, Londres, Macmillan, 1979.

acteur dans une seule région) implique la prise en considération de 89-100 situations continues et de plusieurs centaines de milliers de données.<sup>4</sup>

Mais cette complexité s'accroît considérablement quand on se penche sur deux autres caractéristiques du système mondial: a) son taux rapide de changement, *e.g.* l'internationalisation de la production, le développement de la technologie soit dans le domaine des communications ou des armements (*e.g.* la sophistication croissante de « l'équilibre de la terreur »); et b) son hétérogénéité: prenez un seul type d'acteurs internationaux, les États, et comparez les caractéristiques du petit Népal et des États-Unis ou celles de l'Iran islamisé et de l'URSS « athée ». Bref, au fur et à mesure qu'on progresse, la complexité s'impose et risque de décourager notre observateur perspicace.

Précisément, la « Science » (qu'elle soit « science politique » ou autre) n'a-t-elle pas comme fonction première d'ordonner cette masse disparate de données: de les classer dans des cases, d'indiquer des liens possibles et de rendre finalement cette information désordonnée moins inintelligible? Pour plusieurs spécialistes, une réponse positive ne fait aucun doute. Ils ajoutent pourtant, que la vocation scientifique de la discipline de Relations internationales s'est affirmée il y a à peine 30 ans. Dans ces conditions, on ne peut s'empêcher de poser la question suivante: à la suite de cette « révolution scientifique », y a-t-il parmi l'ensemble de nos connaissances actuelles en matière de relations internationales, des phénomènes ou des explications que nous ignorions il y a 30, 40 ou 50 ans?

Pour répondre à la question où sommes-nous, j'ai invité six de mes collègues à faire « l'état de la question » dans leurs domaines de spécialisation respectifs. Ces spécialistes passent en revue les diverses orientations, les arguments et l'état de la recherche en rapport avec certains thèmes-clés qui ont fait l'objet d'études en Relations internationales: la question de la paix et surtout de la guerre (les études stratégiques) par Albert Legault; la structure et les caractéristiques de l'arène d'interactions (le système mondial) par Michael Brecher et Immanuel Wallerstein; les acteurs classiques de ce système et leurs actions (acteurs internationaux et leurs politiques étrangères) par Paul N. Dussault, André Donneur et Onnig Beylerian; comment analyser et comprendre cette complexité internationale (la question des outils d'analyse et le type d'une « science » des relations internationales) par J. David Singer.

Étant donné la diversité des arguments invoqués et les différences entre les écoles, ces contributions peuvent donner au lecteur l'impression qu'il s'agit d'un champ encore hétérogène. C'est tout à fait vrai. D'ailleurs, il ne pouvait en être autrement étant donnée l'hétérogénéité du monde dans lequel nous vivons. C'est cette hétérogénéité que je souligne dans ma première étude qui traite de la perception contradictoire des phénomènes internationaux.

J'irai même plus loin en disant que c'est parce que les spécialistes les plus connus ont négligé de refléter cette hétérogénéité dans leur conceptualisation, que nous n'avons pas encore réussi à mettre sur pied une science de Relations

4. James ROSENAU, *The Scientific Study of Foreign Policy*, New York, the Free Press, 1971, p. 35.

internationales, c'est-à-dire une science vraiment universelle. Paradoxalement, cette universalité brille par son absence dans un domaine qui devrait être le premier – par définition – à avoir une vision et une finalité universelles. Au contraire, ce que nous avons actuellement et que nous qualifions tout bonnement la « science des Relations internationales » n'est en fin de compte qu'une entreprise anglo-saxonne, surtout américaine<sup>5</sup> – “*as American as an apple pie*”<sup>6</sup>

C'est pour cette raison que ma deuxième contribution (« Une, deux ou quatre ... ») met l'accent sur la diversité des écoles et leurs divisions. Ce qu'il faut souligner, c'est que cette division n'est pas uniquement d'ordre méthodologique, c'est-à-dire se rapportant à l'aspect instrumental, mais également – et avant tout – de nature idéologique, touchant le fond même du phénomène international et les différents points de départ pour l'appréhender.<sup>7</sup> Évacuer cette deuxième dimension de la querelle (la dimension épistémologique ou de la sociologie des connaissances), c'est condamner les Relations internationales à n'être qu'une vision « nationaliste » d'un acteur ou d'une aire culturelle. En fait, dans ce cas la « science de Relations internationales » en restera une qui est à la fois partielle, partielle et déformatrice de la réalité internationale qu'elle vise à expliquer<sup>8</sup>, plutôt que d'être une science réellement universelle. Afin d'éviter qu'une telle situation ne se perpétue, notre tâche première est de « dénationaliser » et « d'universaliser » le domaine en inventoriant et codifiant les diverses contributions théoriques existantes et préparer ainsi le chemin à leur complémentarité.

Cela signifie-t-il pour autant que nous n'avons tiré aucun profit de la « révolution scientifique » en Relations internationales, et que ces trente années de débats n'ont été d'aucune utilité? Je reviendrai sur cette question à la fin du volume lors de la présentation du thème se rapportant au futur des Relations internationales.

5. Il faut comprendre ce terme dans le sens de mode dominant de pensée plutôt que dans le sens géographique ou de citoyenneté. Par exemple, plusieurs Américains sont innovateurs, voire originaux et mettent l'accent sur l'aspect critique dans leur analyse des relations internationales, tandis que bon nombre de spécialistes au « Tiers Monde » sont quelquefois portés – dans leurs pays respectifs – à se servir des syllabus américains et à mémoriser leurs « textbooks ».
6. Précisément, quelques spécialistes anglo-saxons et même américains critiquent cette limitation de la discipline, voir par exemple: Kal. J. HOLSTI, “Along the Road to International Theory” *International Journal*, XXXIX, 2, printemps 1984, pp. 337 à 366; Frederick H. GAREAU, “The Discipline International Relations”, *The Journal of Politics*, 43/3, Août 1981, pp. 779-803; et aussi Stanley HOFFMANN, “An American Social Science: International Relations”, *Daedalus* 106/4, été 1977, pp. 41-61.
7. Voir à titre d'exemple un ouvrage collectif de Relations internationales qui reproduit les diverses contributions d'un groupe de spécialistes en Inde. Les différents chapitres traitent – en plus de certains aspects conventionnels – des sujets comme « la théorie marxiste de relations internationales », « la théorie soviétique de relations internationales », « la contribution indienne à la théorie de relations internationales », et une « perspective tiers-mondiste d'étude du concept d'interdépendance », dans K.P. MISRA et R.S. BEAL (eds.) *International Relations Theory, Western and Non-Western Perspectives*, Delhi, Vikas Publishing House, 1980.
8. Plusieurs auteurs s'intéressent à l'étude des mécanismes qui servent à véhiculer ces déformations sur une grande échelle, et cela à travers les mass média, voir par exemple: Yves EUDES, *La Conquête des esprits*, Paris, Maspero, 1982; Edward SAID, *Covering Islam: How the Media and the Experts Determine How We See the Rest of the World*, New York, Pantheon, 1981; Anthony SMITH, *The Geopolitics of Information, How Western Culture Dominates the World*, New York Oxford University Press, 1980; UNESCO: *Voix Multiples: Un Seul Monde*, Paris, 1980 (connu aussi comme le *Rapport McBride* sur l'état de l'information au monde).

Ce qu'il faut dire pour le moment c'est que par le biais des travaux de mes collègues représentés ici, par leur enseignement et leur recherche, ceux-ci ont collaboré directement à l'évolution de l'analyse des relations internationales. Je les remercie vivement d'avoir accepté mon invitation et de nous faire parvenir leurs écrits à temps. Si l'idée de tenter l'inventaire des différentes sous-disciplines des Relations internationales me séduisait depuis quelque temps, cette idée s'est concrétisée il y a presque deux ans à la suite de l'invitation qui m'a été faite de la part du professeur Gérard Hervouet – directeur-adjoint d'*Études Internationales* – de diriger un numéro spécial. Je le remercie très vivement d'avoir pris cette initiative et surtout, d'être toujours prêt à discuter de mes propositions, de me faire part des siennes et de m'accorder les facilités nécessaires pour la traduction des textes de Michael Brecher, Immanuel Wallerstein et David Singer. Que Mesdames Hélène Galarneau, Louise Louthood et Francine Lecours soient remerciées pour la traduction de ces textes denses dans une période de temps très limitée. Enfin, si le volume – dans sa forme actuelle – voit effectivement le jour, c'est grâce à Madame Claude Basset, secrétaire de rédaction d'*Études Internationales*. C'est elle qui assure la continuité pour maintenir les critères d'excellence de la revue; « ses coups de mains » ont été nécessaires pour mener à terme ce projet. *Last but not least*, mes grands remerciements vont aux étudiants du cours POL 3810 « Théories de Relations internationales » qui ont – par leurs questions pertinentes au cours des années – contribué à stimuler ma recherche pour élargir les frontières conceptuelles de ce domaine, des remerciements particuliers vont à mes assistants dans ce domaine, Madame Francine Plamondon et Monsieur Saad Amrani.

Quant à moi, j'ai essayé dans l'organisation d'un tel volume d'assurer un minimum de cohérence et d'éviter que les différentes contributions ne se réduisent à un ensemble d'articles entre deux couvertures, ce que j'ai appelé ailleurs le piège d'un recueil ressemblant à un centre d'achats. Pour autant que je sache, ce volume constitue la première tentative en français<sup>9</sup> d'un ouvrage du type « état de la question-synthèse ». Certes, il doit y avoir beaucoup de failles,<sup>10</sup> mais j'espère que

9. Son objectif et sa conception sont différents des – et complémentaires aux – ouvrages type « manuels » qui ont commencé à apparaître en France à partir du milieu des années 1970, et qui étaient très utiles dans l'enseignement. À titre d'exemples citons Philippe BRAILLARD, *Théories de Relations Internationales*, Paris, P.U.F., 1977; P.F. GONIDEC, *Relations Internationales*, Paris, Monchrestien, 1974 (troisième édition en 1981); Marcel MERLE, *Sociologie de Relations Internationales*, Paris, Dalloz, 1974 (3<sup>ème</sup> édition 1982); Charles ZORGBIBE, *Les Relations Internationales*, Paris, P.U.F., 1975. Pour un commentaire américain sur une partie de cette littérature, surtout en ce qui concerne la première édition de l'ouvrage de Marcel Merle, voir Gene M. LYONS "Expanding the Study of International Relations; The French Connection" *World Politics*, XXXV, 1, octobre 1982, pp. 135-150. Bien que Lyons souligne l'importance de « désaméricaniser » l'étude de Relations internationales, elle ne va pas très loin au niveau épistémologique.

10. Par exemple, il était souhaitable de consacrer un chapitre aux conceptions du Tiers Monde du Nouvel Ordre International, mais les limites d'espace ne le permettaient pas. En plus, la partie sur la perspective « Dependencia » qui apparaît dans le deuxième chapitre traite de ces aspects, et j'avais moi-même traité cette dimension ailleurs. Pour des contributions très pertinentes sur ce sujet, voir, par exemple, Mohamed BEDJAOUI, *Pour un nouvel ordre économique international*, Paris, Unesco, 1979; Philippe BRAILLARD et Mohamed REZA-DJALILI, *Tiers Monde et Relations Internationales*, Paris, Masson, 1984; Edmond JOUVE, *Relations Internationales du Tiers Monde*, Paris, Berger-Levrault, 1979 (2<sup>ème</sup> édition), et du même auteur *Le Tiers Monde dans la vie internationale*, Paris, Berger-Levrault, 1983; Abdelkader SID-AHMED, *Nord-Sud: Les Enjeux*, Paris, Publisud, 1980.

sa publication encouragera d'autres chercheurs à l'améliorer et à continuer dans la même voie pour que l'étude de Relations internationales devienne plus universelle dans ses approches et finalités, et moins "as American as an apple pie".

Bahgat KORANY\*

---

\* Avant de se consacrer à la vie académique, Bahgat Korany a travaillé à la Présidence de la République en Égypte, puis aux Nations Unies (bureau européen). Il est actuellement Professeur de science politique et Directeur du Programme des Études Arabes à l'Université de Montréal. Il a été professeur invité aux universités Laval, Dakar, Carleton, Harvard et McGill. Il a publié trois livres et une trentaine d'articles dans les revues spécialisées, dont quelques-uns ont été traduits en italien, espagnol, arabe et chinois. Son premier livre *Social Change, Charisma and International Behavior* a gagné le prix Hauchmann en 1976. Il est actif dans plusieurs associations académiques internationales et organismes du Développement, et est membre-fondateur de l'Organisation internationale de la Coopération Sud-Sud (Beijing, avril 1983).